

La guerre de 1812 dans *La Russie en 1839* du marquis de Custine : emprunts et impact

VÉRA MILCHINA

Le thème de la guerre de 1812 se retrouve, sous-jacent, un peu partout dans le livre de Custine. Ce qui est très compréhensible, ne serait-ce que pour des raisons chronologiques : au moment de sa publication vingt-cinq ans seulement s'étaient écoulés depuis la victoire de 1814, et pour Custine, quoiqu'il n'ait pris part aux batailles, il s'agissait de son propre passé assez proche et traumatisant. La situation était aggravée par le fait que l'été où Custine arriva en Russie, était justement l'époque de la commémoration de ces événements. Lors de la fête au palais Michel à Saint-Petersbourg, décrite dans la lettre douzième, l'empereur Nicolas I^{er} promit au visiteur français de lui montrer maintes merveilles russes, dont « une cérémonie curieuse dans la plaine de Borodino : j'y dois poser la première pierre d'un monument que je fais élever en commémoration de cette bataille » ; Custine s'abstint de répondre : « je gardais silence et sans doute l'expression de mon visage devint sérieuse¹ ».

Les souvenirs des événements de 1812-1814 surgissent là où le narrateur s'y attend le moins, comme dans l'épisode de la lettre

1. Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*, Paris, Amyot, 1843, 2^e éd., t. 2, p. 21.

trente et unième, où questionné sur l'époque où le gouverneur de Yaroslavl (Yaroslaf chez Custine) avait vu la France, son fils « garde le silence » et paraît « déconcerté de la question ». En effet, le gouverneur Constantin Markovitch Poltoratzki (1782-1858), promu major-général en 1812, ayant commandé en 1813 les régiments de Naschebourg et d'Apcheron et participé à la bataille de Leipzig, fut fait prisonnier par les Français lors de la bataille de Champaubert en février 1814 et envoyé à Paris pour être libéré après la prise de la capitale de France par les alliés, ce qui explique le silence confus du fils de Poltoratzki, Boris (1820-1880), qui avait en 1839 le grade de sous-lieutenant des hussards.

Lorsque dans la lettre vingt-huitième Custine dresse un portrait des cosaques (d'ailleurs singulièrement indulgent), il ne manque pas d'y ajouter de prétendus souvenirs de la guerre de 1814 et de 1815 où les chefs des cosaques, recourant à des subterfuges qui « révoltent l'âme » du narrateur, leur disaient :

Tuez beaucoup d'ennemis, frappez vos adversaires sans crainte. Si vous mourez dans le combat, vous serez avant trois jours revenus auprès de vos femmes et de vos enfants ; vous ressuscitez en chair et en os, corps et âme ; qu'avez-vous donc à redouter ?

Et Custine continue :

Des hommes habitués à reconnaître la voix de Dieu le père dans celle de leurs officiers, prenaient à la lettre les promesses qu'on leur faisait et se battaient avec l'espèce de courage que vous leur connaissez, c'est-à-dire qu'ils fuient en maraudeurs tant qu'ils peuvent échapper au danger ; mais si la mort est inévitable, ils l'affrontent en soldats².

Custine assure tenir cette information sur la promesse de résurrection « de bonne part » (ce qui d'ailleurs en dit beaucoup sur sa façon de présenter les faits et de faire souvent passer l'information tirée des livres ou des journaux pour ce qu'il aurait entendu de ses propres oreilles et vu de ses propres yeux), pourtant ce n'est rien d'autre qu'une citation presque littérale des *Mémoires secrets* de Mason qui affirme qu'« un ancien préjugé des Russes leur faisait croire qu'en mourant sous leurs drapeaux, en combattant les infidèles, ils ressuscitaient le troisième jour après leur mort, et se retrouvaient dans leurs villages, libres et heureux, exempts de servir à l'avenir »

2. *Ibid.*, t. 3, p. 315-316.

et que cette croyance était exploitée lors de la guerre contre les Français en 1799³.

Mais bien sûr l'endroit du livre où le thème de 1812 occupe la place la plus importante, est la lettre trente-cinquième consacrée à la commémoration de la bataille de Borodino (à laquelle Custine a d'ailleurs refusé de se rendre et dont il parle par ouï-dire). La position du narrateur est formulée là en toutes lettres ; en parlant de la cérémonie au champ de Borodino, Custine avoue :

Je regretterais un spectacle si curieux sous le rapport moral et anecdotique, si je pouvais y assister en spectateur désintéressé ; mais, sans avoir ici la renommée d'un père à soutenir⁴, je suis enfant de la France, et je sens que ce n'est pas à moi de prendre plaisir à voir cette répétition d'une guerre représentée à grands frais, uniquement dans l'intention d'exalter l'orgueil national des Russes à l'occasion de nos désastres⁵.

C'est cela qui rebute Custine : il ne peut se réjouir d'une commémoration de la guerre perdue par la France. Mais il y a plus : cette reconstitution de la bataille du septembre 1812 qui se joue par la volonté de Nicolas I^{er} est non seulement insultante pour l'orgueil français, elle est fausse. « Tout le monde », dit Custine, sait que la bataille de la Moskova fut gagnée par les Français, et pourtant les Russes la présentent comme leur grande victoire. L'empereur « donne le démenti à l'histoire aux yeux de l'Europe entière⁶ », en effectuant sur le champ de bataille une manœuvre qui n'avait pas été faite en 1812 et qui aurait pu donner aux Russes la victoire et changer le cours de l'histoire. Cette « pantomime menteuse », cette

3. Charles Masson, *Mémoires secrets sur la Russie*, Paris, Didot, 1863, p. 335.

4. Remarque causée par un malentendu ; Custine écrit un peu plus haut que « dans ce simulacre de bataille l'Empereur commande le corps du prince Eugène, le père du jeune duc » (Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*, *op. cit.*, t. 4, p. 253), or, si l'Empereur commanda effectivement le corps d'un Eugène, ce fut celui d'Eugène de Wurtemberg (1788-1857), son cousin maternel, et non celui d'Eugène de Beauharnais, père du duc de Leuchtenberg. Les deux Eugène commandaient les corps d'armée à la bataille de Borodino en 1812, mais le premier du côté russe, et le second du côté français. Le prince Eugène de Wurtemberg vivait depuis le début des années 1830 en Silésie, mais revint en Russie à l'occasion de la fête de 1839.

5. Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*, *op. cit.*, t. 4, p. 253-254.

6. *Ibid.*, t. 4, p. 256.

« comédie militaire⁷ » est la première chose qui provoque l'indignation de Custine. La seconde, non moins odieuse pour lui, est l'ordre du jour publié par l'empereur russe et lu aux militaires le 26 août/7 septembre 1839, trois jours avant la reconstitution de la bataille ; selon ce document, écrit Custine, « c'est volontairement que les Russes ont reculé jusqu'au-delà de Moscou, ce qui prouve qu'ils n'ont pas perdu la bataille de Borodino (mais alors pourquoi l'ont-ils livrée ?), et *les ossements de leurs présomptueux ennemis*, dit l'ordre du jour, semés depuis la ville sainte jusqu'au Niémen, attestent le triomphe des défenseurs de la patrie⁸ ».

On connaît le canevas des festivités de 1839 : l'empereur, parti de sa résidence de Tsarskoié Selo le 15/27 août 1839, arriva à Borodino la nuit du 16/28 au 17/29 août (voir le *Journal de Saint-Pétersbourg* du 22 août/3 septembre 1839) pour surveiller les préparatifs de la fête militaire. Le 26 août/7 septembre 1839 fut inaugurée sur le champ de la bataille une colonne haute de 30 mètres couronnée d'une croix et de l'icône de la Sainte Face (détruite en 1932, reconstruite en 1987), à côté de laquelle furent enterrés plusieurs militaires tués lors de cette bataille en 1812, entre autres le général Piotr Ivanovitch Bagration. L'inauguration de la colonne fut accompagnée d'un *Te Deum*. Trois jours après, le 29 août/10 septembre, sur le même champ de Borodino eut lieu une représentation de la bataille de 1812 que Custine qualifie du terme tout moderne de simulacre.

Les témoins russes officiels contestaient ce reproche, en disant que la reconstitution était exacte, et que l'empereur Nicolas, qui avait pris assez vite le commandement de la bataille entre ses mains, en remplaçant le commandant nominal le feld-maréchal Paskiewitch, avait tout simplement attaqué trop fort, ce qui n'avait pas été fait, mais *aurait pu* être fait en 1812. Mais dans les conversations privées, les militaires russes admettaient que c'était « la représentation de la bataille avec les corrections que Monsieur le Maréchal avait jugé convenable d'y introduire » (réplique du général russe Ermolov à propos de Paskiewitch, consignée par le colonel Gagern⁹). Un autre témoin cite un dialogue pittoresque entre l'empereur et les généraux russes dans lequel Nicolas I^{er} dit que si en 1812 le feld-maréchal Koutouzov avait suivi son exemple, l'issue de la bataille aurait été différente, ce à quoi un des généraux ri-

7. *Ibid.*, t. 4, p. 257.

8. *Ibid.*, t. 4, p. 257.

9. *Russkaja Starina* [L'Ancien temps russe], 1891, 1, p. 11 ; en français dans le texte.

poste : « Vous oubliez, Sire, qu'aujourd'hui vous n'avez pas eu Napoléon contre vous¹⁰ ». Quant aux Européens, ils partageaient volontiers le point de vue de Custine¹¹.

Le jour même de la reconstitution de la bataille les militaires participant à la cérémonie entendirent la lecture de l'ordre du jour de l'empereur dont Custine dit qu'il aurait scandalisé l'Europe, si la pièce avait été publiée « telle que nous l'avons eue ici sous les yeux¹² ». Or, ceci ne tarda pas à arriver, ce qui entraîna une très forte réaction.

Au dire du ministre de Prusse en Russie, Liebermann, ce document « fit malheureusement ombre au tableau brillant qu'a[vait] offert, sur le rapport militaire, la grande revue de Borodino ». Ce texte, poursuit le diplomate prussien,

sorti de la plume et de la pensée intime de Sa Majesté l'Empereur, a non seulement blessé au vif tous les Français qui se trouvent en si grand nombre à Saint-Petersbourg, mais a été bien loin aussi de produire un bon effet sur l'ensemble du public russe, attendu que parmi les indigènes des classes supérieures il y en a beaucoup qui sentent parfaitement combien l'allocution en question, adressée à l'armée impériale, était faite pour déplaire généralement dans l'étranger, et, par conséquent, peu politique, – tandis que ceux qui

10. *Russkaja Starina* [L'Ancien temps russe], 1885, 4, p. 135.

11. Ainsi, le chevalier de Cussy, en général assez bienveillant envers l'empereur Nicolas, écrit néanmoins dans ses mémoires : « Je garde de la reconnaissance et une respectueuse affection à l'empereur Nicolas, mais [...] est-il une plus insigne fourberie, une plus odieuse impudeur, un plus cynique mépris de la vérité, que ce qui s'est passé il y a quatre ans en Russie, quand le Tzar a donné à l'Europe le spectacle de Borodino?... Là ont été exécutées des manœuvres qui devaient rappeler exactement la sanglante bataille de 1812, connue en France sous le nom de la Moskowa ; là une pyramide a été élevée, pour solenniser la *victoire remportée par les Russes* !... Quel impudent démenti donné à l'histoire contemporaine !... N'est-ce pas cette bataille gagnée par les Français qui leur a livré Moscou ? Car, si les Français n'eussent pas écrasé les Russes dans cette journée mémorable, auraient-ils trouvé, dégagée de tout obstacle, la route de la ville sainte ?... On n'y regarde pas de si près en Russie : on y écrit l'histoire comme l'Empereur veut qu'elle soit écrite, et la vérité est la dernière chose qu'on consulte et qu'on observe ». Cussy cite cet épisode de 1839 comme illustration d'« une vérité qu'exprime ainsi le marquis de Custine : *La dissimulation, le mensonge se rencontrent chez tous les Russes, depuis le plus grand seigneur jusqu'au dernier moujik, paysan ou serf...* » (Ferdinand de Cussy, *Souvenirs*, Paris, Plon-Nourrit, 1909, t. 2, p. 231).

12. Astolphe de Custine, *La Russie en 1839...*, *op. cit.*, t. 4, p. 257.

partagent l'animosité que Sa Majesté l'Empereur se plaît à nourrir contre la France, et qui détestent même, sans doute, plus que lui tout ce qui est étranger et ne porte pas un nom russe, ont trouvé, dans cette occurrence, un nouveau sujet de s'élever contre le mariage de Son Altesse Impériale madame la grande-duchesse Marie¹³ et d'exprimer leur dépit de ce que le propre fils de l'un des principaux chefs des envahisseurs téméraires, « qui avaient semé, en 1812, de leurs ossements la route de Moscou au Niemen », – ait assisté comme commandant d'une brigade russe et comme gendre de Sa Majesté Impériale à l'inauguration du monument élevé sur le champ de bataille de Borodino. Enfin, M. le comte de Nesselrode lui-même, dont la réserve et la circonspection sont bien connues [...] m'a avoué non seulement, sans détour, combien il était peiné de la rédaction de la pièce en question – et combien il devait la regretter sous le rapport politique, surtout dans le moment actuel, – mais il m'a prévenu aussi que, dès le moment où il l'avait lue, il avait eu soin de donner les ordres nécessaires pour que lors de la traduction française, à insérer dans le Journal français de Saint-Petersbourg, les termes les plus forts que renfermait cet ordre du jour fussent adoucis autant que possible. Cette direction a été suivie effectivement par la rédaction du Journal français de cette capitale, mais les adoucissements apportés à quelques termes de mépris, qui, d'après ce qu'on m'a dit, doivent, au reste, être en russe plus violents encore que dans la traduction allemande, n'ont pu faire disparaître l'esprit que respire l'ensemble de la pièce, – laquelle, supposé même qu'elle fût jugée seulement sur la traduction française, excitera toujours une vive indignation en France et prêterait d'autant plus facilement aux attaques et aux réfutations de la presse étrangère qu'elle parle comme si la bataille de Borodino avait été une victoire décidée et complète, remportée par les Russes, tandis que c'est à la suite de cette bataille que les Français ont occupé Moscou et se sont portés encore plus loin dans la direction de Kalouga !¹⁴

Voici le texte français « adouci » de cet ordre de jour, publié dans le *Journal de Saint-Petersbourg* le 5/17 septembre 1839 :

13. La grande-duchesse Marie venait d'épouser Maximilien de Beauharnais, duc de Leuchtenberg (fils d'Eugène de Beauharnais, le fils adoptif de Napoléon Bonaparte).

14. Cité par Theodor Schiemann, *Geschichte russlands unter Kaiser Nikolaus I*, Berlin, 1913, vol. III, p. 502 et 503. Le comte Nesselrode évoqué dans ce passage occupait à l'époque le poste du vice-chancelier de Russie.

Soldats ! Devant nous s'élève un monument destiné à consacrer le souvenir d'un mémorable exploit de vos compagnons d'armes. Ici, dans ces mêmes lieux, un ennemi présomptueux conçu, il y a 27 ans, l'espoir de vaincre une armée russe qui combattait pour sa foi, son souverain et sa patrie. Dieu punit le téméraire. Ces audacieux envahisseurs semèrent de leurs ossements la route de Moscou au Niemen, et nous entrâmes à Paris. Il est temps de rendre hommage à un fait aussi éclatant. Gloire donc à jamais à la mémoire immortelle de l'Empereur Alexandre I^{er}, dont la ferme volonté sauva la Russie. Gloire éternelle à nos compagnons tombés de la mort des héros ; et que leur noble dévouement nous serve d'exemple à nous et à nos derniers neveux. Votre souverain ainsi que la Russie notre mère commune trouveront toujours en vous leur plus sûr espoir et leur plus ferme appui¹⁵.

L'ambassadeur français Prosper de Barante décrit l'impression produite par ce texte d'une façon proche de celle de son collègue prussien dans sa dépêche officielle du 16 septembre 1839 :

Dans la disposition passionnée où nous savions l'Empereur, on pouvait s'attendre à des paroles hostiles à la France ; mais l'injurieuse violence d'un tel langage ne devait pas être prévue. Elle appartient en entier à l'Empereur lui-même. Il paraît certain qu'il a rédigé cet ordre du jour sans prendre aucun conseil, sans céder à aucune influence. L'effet en est très grand ici et j'ai voulu en juger avant de faire partir le courrier que j'expédie. La société s'étonne avec blâme et tristesse d'un procédé dont les conséquences peu-

15. Variante russe : «Ребята! пред вами памятник, свидетельствующий о славном подвиге ваших товарищей! Здесь, на этом самом месте, за 27 лет перед сим надменный враг возмечтал победить русское войско, стоявшее за Веру, Царя и Отечество! Бог наказал безрассудного: от Москвы до Немана разметаны кости дерзких пришельцев — и мы вошли в Париж. Теперь настало время воздать славу великому делу. Итак, да будет память вечная бессмертному для нас императору Александру I — его твердою волею спасена Россия; вечная слава падшим геройскою смертью товарищам вашим, и да послужит подвиг их примером нам и позднешему потомству. Вы же всегда будете надеждою и оплотом нашему государю и общей матери нашей России. Николай» (*Russkaja Starina* [L'Ancien temps russe], 1891, 1, p. 108). Une autre variante de la traduction, aussi « adoucie », fut publiée dans la *Gazette de France* le 26 septembre 1839 ; enfin, une troisième variante fut envoyée par Barante au maréchal Soult le 16 septembre 1839 (voir son texte dans Michel Cadot, *La Russie dans la vie intellectuelle française. 1839-1856*, Paris, Fayard, 1967, p. 217).

vent être graves par l'irritation qu'il excitera en France. Ce qui reste ici [à Pétersbourg] du corps diplomatique déplore cet incident qui peut troubler les relations entre deux grandes puissances et ajouter aux complications déjà inquiétantes des affaires. Je n'ai point cherché à voir M. Nesselrode. Cette circonstance me semble trop grave pour prendre sur moi de déterminer la portée des paroles que je dirais. [...] Je sais du reste que M. de Nesselrode est fort troublé et affligé d'une manifestation si peu conforme à ses vues politiques. [...] Il n'eût pas dépendu de moi de paraître n'attacher point d'importance à cet ordre du jour. Il produit ici une telle sensation que me montrer indifférent eût été une détermination importante à laquelle je suis loin de me croire autorisé.

Le 21 septembre Barante poursuit ses réflexions sur la réaction du corps diplomatique :

Leur impression ne pouvait être la même que la mienne, puisque leur sentiment national ne se trouve point offensé par cet ordre du jour. Mais tous m'ont expliqué hautement leur opinion sur ce ton d'orgueil et de jactance qui serait ridicule s'il n'était pas choquant. Ils ne se montrent pas moins surpris de l'imprudencence d'un tel langage, au moment où la confiance et l'harmonie entre les grandes puissances sont évidemment nécessaires. Comme je devais m'y attendre, M. de Nesselrode ne m'a point parlé de cet ordre du jour, dont assurément il est fort occupé. Que pourrait-il me dire ou me répondre ? Je sais fort bien ce qu'il en pense. Il ne me l'avouerait point et s'efforcerait de justifier ce qu'au fond il blâme¹⁶.

Un mois plus tard, le 9 octobre, le président du cabinet des ministres Soult, auquel cette dépêche était adressée, répond à Barante à propos de l'ordre du jour de Nicolas :

[...] à Vienne, à Berlin et dans toute l'Allemagne on en a été péniblement affecté. Ce qui peut paraître singulier, mais ce qui est positif, c'est qu'en France personne n'a accordé la moindre attention à cet étrange incident. Les journaux les plus portés à ressentir vivement les provocations étrangères, ont inséré, sans un seul mot de commentaire, le document dont il s'agit, et il a eu si peu de retentissement que moi-même je n'en avais pas connaissance lorsque votre dépêche m'est arrivée. L'Empereur Nicolas est depuis longtemps en possession d'un privilège qu'il semble avoir hérité de

16. MAE La Courneuve (Ministère des Affaires étrangères, Archives diplomatiques), Correspondance politique, Russie, t. 195, f. 112 -113, 125 verso.

quelques-uns de ses prédécesseurs, celui de pouvoir faire et dire des choses très extraordinaires sans qu'on le remarque beaucoup. Il fallait sans doute qu'il fût livré à une bien grande préoccupation pour ne pas se rendre compte de tout ce qu'il y avait de bizarre dans un chant de victoire entamé sur le théâtre même d'une insigne défaite, pour ne pas se rappeler que la moitié au moins de l'armée dont il célébrait l'anéantissement appartenait à des puissances qu'il n'a certainement pas l'intention d'offenser ; enfin, pour oublier qu'il parlait en présence de son gendre dont le père a plus d'une fois, dans le désastre de la retraite de Moscou, repoussé assez vigoureusement les attaques de l'armée russe pour lui ôter l'envie de pousser trop vivement les avantages que lui donnait sur la nôtre la rigueur de la saison¹⁷.

Ainsi, on voit que la cérémonie de Borodino fut pour Custine un exemple de plus de la fausseté naturelle et politique des Russes, qui transforment sans broncher une défaite en une victoire et que, dans ce cas, la rancune de Custine est tout à fait explicable.

Mais il ne s'est pas arrêté à cela, et le thème de 1812 resurgit vers la fin du livre, dans la partie qui, il est vrai, est intitulée *Appendice*, mais qui est néanmoins une partie importante et restant dans la mémoire des lecteurs comme cela se passe d'habitude avec les fragments placés à la fin d'un texte quelconque.

L'appendice raconte deux histoires de Français captifs en Russie en 1812. Toutes les deux sont présentées comme véridiques et entendues par l'auteur de la bouche de leurs héros : un professeur de russe à Paris dénommé Girard et l'Italien Grassini, frère de la diva italienne Joséphine Grassini (1773-1850). Or, les deux narrateurs présentés comme des témoins oculaires seraient en vérité peu fiables.

Le premier, M. Girard, à en croire Custine, a passé dix ans en Russie et n'en put partir que grâce à l'empereur Alexandre qui « le rencontra un jour pendant une visite que faisait ce prince dans je ne sais quel collège de province¹⁸ ». Or, on sait que pour la plupart des soldats capturés la captivité dura de 18 mois à deux ans. Ceux qui restaient en Russie, le faisaient de leur propre gré, suite aux libéralités d'Alexandre I^{er} qui, avant même la fin du conflit militaire, offrit aux prisonniers d'origine paysanne la possibilité d'opter pour le statut de « colons étrangers » et de profiter des subsides, et « aux prisonniers artisans et ouvriers de métier, de travailler dans des

17. *Ibid.*, f. 143 et 144.

18. Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*, *op. cit.*, t. 4, p. 382.

manufactures ou des fabriques, voire dans le bâtiment pour participer à la reconstruction des maisons et édifices détruits, et de bénéficiaire de contrats individuels, assortis de conditions financières avantageuses »¹⁹. Enfin, « le gouvernement russe offrit aussi aux prisonniers la possibilité de se faire naturaliser en optant pour une citoyenneté définitive ou une citoyenneté provisoire de deux ou trois ans », raison pour laquelle en août 1814 un quart du nombre des prisonniers avaient choisi de devenir sujets de l'Empire russe à titre provisoire²⁰.

Selon Custine, M. Girard fut employé comme maître de français dans les écoles impériales, et ceci pendant dix ans. Donc de deux choses l'une, ou il est resté en Russie de son propre gré et non comme prisonnier, ou sa soi-disant captivité dura un temps peu vraisemblable. On peut comparer son sort à ce que nous savons du docteur Faure, qui fut aussi prisonnier en Russie et raconta son expérience dans ses mémoires publiés en 1821²¹. Celui-ci, malgré toutes ses invectives contre la barbarie russe, incluses plus tard dans son livre, ne voulut pas quitter la Russie en 1814 avec les autres anciens prisonniers français ; il demanda la permission de

19. Marie-Pierre Rey, *Alexandre I^{er}*, Paris, Fayard, 2009, p. 309.

20. *Ibid.*, p. 310. Pour les données statistiques et juridiques sur le séjour des prisonniers français en Russie voir Vladlin Sirotkine, « Sud'ba francuzskix soldat v Rossii posle 1812 goda » [Le sort des soldats français en Russie après 1812], *Voprosy istorii*, 1974, 3, p. 129-136 ; Vladlin Sirotkine, « La campagne de Russie. Le destin des soldats de Napoléon après la défaite », *Revue de l'Institut Napoléon*, 1991, 156, p. 57-65 ; David Rouanet, « Captivités en Russie : regard comparés », in Marie-Pierre Rey & Thierry Lentz (éd.), *1812, la campagne de Russie : Histoire et postérités*, Paris, Perrin, 2012, p. 253-265 ; Boris Milovidov, « Plennye Velikoj armii, ostavčiesja v Rossii » [Prisonniers de la Grande armée, restés en Russie], *Otečestvennaja vojna 1812 goda i rossijskaja provincija* [La guerre de 1812 et la province russe], Maloïaroslavets, 2009 ; ce dernier article réfute d'une façon probante les légendes ayant cours en France jusqu'aux années 1830 sur la multitude des prisonniers français restés en Russie contre leur gré. Le nom de Grassini est absent dans l'*Alphabet des prisonniers de guerre, restés en Russie après la guerre de 1812*, document d'archives publié récemment par B. Milovidov et rédigé probablement entre 1816 et 1826 ; un certain Alexandre Girard y est mentionné en tant que « bourgeois de Staritz » (petite ville dans le département de Tver), mais sans aucune précision ni sur son grade, ni sur sa sujétion (voir *Èpoxa 1812 goda. Issledovanija. Istočniki. Istoriografija*, t. 9, M., Gosudarstvennyj Istoritčeskij Muzej, 2010, p. 299).

21. Raymond Faure, *Souvenirs du Nord, ou la Guerre, la Russie et les Russes, ou l'Esclavage*, Paris, Pelicier et Mongie, 1821.

rester en Russie – et même de devenir sujet russe, selon quelques témoignages – et c'est seulement après l'échec de la démarche en raison des retards bureaucratiques, qu'il demanda une autre permission – celle de partir en France, permission qu'il ne reçut pas immédiatement, mais quelques mois après.

La situation de Grassini est tout aussi complexe. La cantatrice Grassini eut effectivement un frère, Carlo Grassini, né en 1796, qui avait seize ans lorsqu'il fit, comme *tamburino*, la campagne de Russie à la suite de Napoléon²². Nous verrons un peu plus loin que les détails de son récit ont presque tous des parallèles et des antécédents dans le livre de Philippe de Ségur *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812* (1824). Mais il faut préciser d'emblée que les circonstances même de la captivité de Grassini sont assez peu probables. Selon Custine, « il avait été fait prisonnier aux environs de Smolensk pendant la retraite²³ » et avait subi toutes les souffrances de la captivité. Il aurait demandé à entrer dans l'Armée russe : « aussitôt que j'arrivai dans une ville où je pus trouver un officier supérieur, je demandai à prendre service dans l'armée russe, c'était le moyen d'éviter le voyage de la Sibérie ». Le résultat de cette demande fut le suivant : « On accueillit ma requête, et au bout de quelques semaines je fus envoyé à Toula, où j'obtins la place d'instituteur chez le gouverneur civil de la ville²⁴ ». Or, c'est cela qui est déjà assez suspect, car la réalité historique était différente : les Français et les Italiens qui demandaient à servir dans l'armée russe n'étaient nullement employés comme instituteurs chez des particuliers, mais étaient dirigés à Orel pour entrer dans les légions de prisonniers qui y étaient formées dès décembre 1812²⁵. Quant au gouverneur de Toula évoqué par Custine, il mérite une analyse à part, sur laquelle je reviendrai plus tard.

On a lieu de croire que les deux « interviews » que Custine fait semblant de prendre à Girard et surtout à Grassini, ne sont que des

22. Arthur Pougin, *Une cantatrice « amie » de Napoléon : Giuseppina Grassini, 1773-1850*, Paris, Fischbacher, 1920, p. 69.

23. Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*, *op. cit.*, t. 4, p. 383.

24. *Ibid.*, p. 388.

25. Voir V. Apuxtin, *Formirovanie legionov iz plennyx francuzov, italiancev i gollandcev v Orle v 1812-1813 gg.* [Formation des légions avec la participation des prisonniers de guerre français, italiens et hollandaise à Orel en 1812—1813], M., 1913 ; Boris Milovidov, « Istorija orlovskix legionov iz voennoplennyx. 1812-1814 » [Histoire des légions des prisonniers de guerre à Orel], *Èpoxa 1812 goda. Issledovania. Istočniki. Istoriographia*, Fasc. VI, M., Gosudarstvennyj Istoritčeskij Muzej, 2007, p. 186-189.

conversations supposées dans lesquelles l'auteur partage ses propres répliques entre les deux personnages, comme il le fait plusieurs fois dans *La Russie en 1839*²⁶.

Quant au contenu de leurs récits, il paraît probable, ici, comme dans plusieurs autres cas, que l'information présentée comme étant tenue « de bonne part » n'est qu'un collage de fragments de lectures, et même extraite d'un seul livre.

Quoique vers la fin des années 1830 la liste des mémoires des soldats et officiers ayant participé à la guerre de 1812 ne soit pas encore aussi longue qu'elle l'est devenue par la suite²⁷, une quinzaine de textes au moins étaient déjà publiés, consacrés tant à la retraite des Français qu'à leur captivité. Or, les souffrances causées par la faim et le froid furent les mêmes pour ceux qui, libres, se retirèrent vers la frontière de Russie, que pour ceux qui furent faits prisonniers des Russes, et il est très probable que Custine emprunta les détails indifféremment chez les uns et chez les autres. Ainsi, pour décrire les bivouacs sur la neige et les cadavres glacés, il n'eut pas besoin d'aller jusqu'aux textes d'anciens prisonniers, tel que les livres du médecin Raymond Faure cité ci-dessus²⁸, celui d'un autre médecin, Moricheau-Beaupré²⁹ ou *Les Prisonniers français en Russie* de Puibusque³⁰ ; il n'est même pas certain qu'il les ait lus ; en effet, il n'a pas utilisé un détail frappant que relate Faure, d'ailleurs, par ouï-dire: un mur de corps morts derrière lequel s'abritaient les prisonniers vivants :

26. La plus célèbre de ces conversations fictives est celle qui se passe à Troïtza. Une multitude de chercheurs étaient prêts à identifier l'interlocuteur de Custine à Troïtza avec Alexandre Tourgueniev, sans songer au fait que, tout d'abord, il ne pouvait pas y être physiquement (car il se trouvait à cette époque à Saint-Petersbourg), et qu'en plus les idées qui lui sont prêtées sont très éloignées de celle du vrai Tourgueniev, qui n'aurait jamais parlé des Polonais de ce ton hostile.

27. Pour la bibliographie voir Marie-Pierre Rey, *L'effroyable tragédie...*, *op. cit.* ; Jacques-Olivier Boudon, *Napoléon et la campagne de Russie. 1812*, Paris, Armand Colin, 2012.

28. Raymond Faure, *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 70-88.

29. *Les effets et les propriétés du froid, avec un aperçu historique et médical sur la campagne de Russie*, Montpellier, de l'Imprimerie de Jean Martel aîné, 1817, p. 108-141.

30. *Les Prisonniers français en Russie, mémoires et souvenirs de M. le Marquis de Sérang, maréchal de camp*, recueillis et publiés par M. de Puibusque, Paris, Arthus Bertrand, 1837, t. 1, p. 126-157.

les malheureux soldats, presque nus, entassaient les morts pour en faire un abri contre le vent qui les glaçait, et plusieurs cadavres furent trouvés entamés [...]. Elle a existé, cette muraille de morts, il a existé, cet épouvantable rempart de la vie³¹.

Il a très bien pu se contenter, comme nous l'avons déjà suggéré, de la lecture de Philippe de Ségur dont le livre est cité expressément dans la lettre vingt-septième de *La Russie en 1839*³² et qui, sans être prisonnier, a aussi souffert de faim et de froid et l'a raconté avec beaucoup de détails frappants. Ainsi, par exemple, Ségur décrit dans le chapitre II du livre XII de son ouvrage les gens que l'intensité de froid faisait se précipiter dans les brasiers et y mourir dans d'horribles convulsions, tandis que leurs camarades rongeaient ces corps grillés par les flammes – détail dont l'écho se retrouve chez Custine dans le récit de M. Girard sur les vivants mangeant les jambes des morts³³. Dans le même chapitre Ségur avoue que la mort des Français laissait indifférents leurs camarades, car « le plus souvent ils se contentaient de penser, à la vue de ces infortunés étendus et aussitôt raidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus !³⁴ », et ces paroles se répètent presque littéralement dans le récit de Grassini sur les corps traînés le long des escaliers et dont leurs camarades pensaient : « Ils ne souffrent plus, ils sont morts³⁵ ». Il y a aussi chez Ségur une mention des gens qui, à demi-morts de froid, étaient

31. Raymond Faure, *Souvenirs ...*, *op. cit.*, p. 86-87.

32. Custine y cite (*La Russie en 1839...*, *op. cit.*, t. 3, p. 264) l'épisode du cheval mort qui se trouve chez Ségur dans le chapitre XII du livre VII où sont décrits les résultats tragiques de la bataille de la Moskova (qu'on appelle en Russie la bataille de Borodino) : « On apercevait des Russes se traînant jusqu'aux lieux où l'entassement des corps leur offrait une horrible retraite. Beaucoup assurent qu'un de ces infortunés vécut plusieurs jours dans le cadavre d'un cheval ouvert par un obus et dont il rongeaient l'intérieur » (Philippe de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812*, Paris, Baudouin frères, 1824, t. 1, p. 412).

33. Un épisode analogue se retrouve aussi chez Eugène Labaume qui parle des malheureux Français « que l'ennemi dédaignerait de faire prisonniers » et qui « par excès de froid ou de faim, étaient réduits à un état de stupidité féroce qui leur faisait rôtir des cadavres pour les dévorer ou qui les poussait jusqu'à se ronger les mains et les bras » (Eugène Labaume, *Relation complète de la campagne de Russie en 1812*, 5^e éd., Paris, Rey et Gravier, 1816, p. 420).

34. Philippe de Ségur, *Histoire de Napoléon...*, *op. cit.*, t. 2, p. 404.

35. Astolphe de Custine, *La Russie en 1839...*, *op. cit.*, t. 4, p. 386.

achevés par le feu, tout comme les malheureux qui, chez Custine, « achevaient leur agonie dans les cris et les tourments du bûcher³⁶ », – à cette différence près que chez Ségur ce ne sont nullement les Russes qui brûlent impitoyablement les Français, mais les Français eux-mêmes qui mettent fin aux jours de leurs concitoyens d'une manière si atroce (changement symptomatique : dans ce cas, comme dans plusieurs autres, Custine opère une transposition manifeste, en prêtant toutes les atrocités aux Russes et en fermant les yeux sur l'égoïsme et l'abrutissement des militaires français, dont parlent presque tous les mémorialistes).

Mais Custine ne fait pas que copier Ségur.

En prêtant à deux de ses interlocuteurs la peur de conserver une trace de leurs souvenirs et de les publier, Custine les dote manifestement de ses propres craintes qu'il avoue plusieurs fois dans son livre, et néglige la réalité bibliographique, car plusieurs mémorialistes, étrangers aux scrupules que Custine attribue à ses personnages, ont déjà publié dès 1814 les ouvrages sur leur captivité, tandis qu'à en croire l'auteur de *La Russie en 1839*, il est le premier à décrire les souffrances des prisonniers³⁷.

Enfin, s'il reste fidèle aux récits de captivité en parlant de la compassion des femmes russes (lieu commun de presque tous les mémoires français de l'époque), Custine s'en éloigne dans sa peinture du gouverneur de Toula et de sa conduite envers les prisonniers. Si quelques-uns des mémorialistes qu'il aurait pu lire se plaignent effectivement de la cruauté de quelques employés russes, ces impressions tristes sont toujours contrebalancées par les portraits

36. Philippe de Ségur, *Histoire de Napoléon...*, *op. cit.*, t. 2, p. 407 ; Asolphe de Custine, *La Russie en 1839...*, *op. cit.*, t. 4, p. 385.

37. On peut trouver des craintes et des scrupules semblables dans un des livres que Custine avait théoriquement la possibilité de lire. Ainsi, Armand Domergue se souvient : « Je songeais à mettre en ordre les notes que j'avais recueillies lors de mon séjour à Moscou et pendant notre voyage en barque ; mais un nouvel obstacle se présentait : j'allais éveiller les soupçons de nos gardiens, et il y allait pour moi de l'exil en Sibérie, si l'on venait à me découvrir. D'ailleurs, quand j'aurais réussi à tromper leur surveillance, comment espérer si, libre un jour, je franchissais la frontière de ce pays, pouvoir soustraire de gros cahiers aux perquisitions des commissaires de la douane russe » (Armand Domergue, *La Russie pendant les guerres de l'Empire (1805-1815)*, *Souvenirs historiques*, Paris, Arthus Bertrand, 1835, t. 2, p. 17). Or, Domergue n'a pas capitulé devant ces dangers : il a inventé un « stratagème » qu'il raconte plus loin : il enveloppa ses effets de ces feuilles, « avec une feinte négligence », et cela lui permit de tromper les douaniers (*ibid.*, t. 2, p. 386).

d'autres nobles russes, polis, aimables et généreux pour les captifs³⁸.

Le portrait du gouverneur civil de Toula chez Custine est écrit d'une plume tout à fait différente, et c'est pour cela qu'il mérite une analyse à part.

On a l'impression que toute l'histoire de l'entrée supposée de Grassini au service de la Russie n'est nécessaire que pour pouvoir présenter l'image très négative d'un gouverneur, et Toula paraît être choisie par hasard, tout simplement parce que ce nom de ville revenait souvent sous la plume de ceux qui racontaient la campagne de 1812. Pourtant, Toula, ville assez proche de Moscou, accueillait rarement les captifs français qui ne faisaient que passer par là en se dirigeant dans les profondeurs de l'Empire³⁹ et qui y étaient accueillis plutôt généreusement, à preuve les mémoires de Rodolphe Vieillot, publiés récemment⁴⁰.

Quant au gouverneur custinien, son portrait et la description de son intérieur sont très peu vraisemblables. Ce poste fut occupé en 1811-1814 par le conseiller secret Nikolai Ivanovitch Bogdanov (1751-1829), commandant de la milice de Toula du 20 août au 16 novembre 1812. Tout d'abord si Custine le nomme veuf, nous savons qu'il ne l'était nullement en 1812⁴¹. Et son portrait de « tyran de mélodrame » semble inventé de toutes pièces, spécialement pour accuser encore une fois les Russes de « manque de délica-

38 Voir, par exemple les mémoires du comte de Beauvollier dans Alphonse de Beauchamp, *Mémoires secrets et inédits: pour servir l'histoire contemporaine* (Paris, Vernareil et Tenon, 1825, t. 2, p. 75-76), l'ouvrage précité de Moricheau-Beaupré (p. 141-142), *La Russie pendant les guerres de l'Empire* d'Armand Domergue (Paris, Arthus Bertrand, 1835, t. 2, p. 212 sq.) ou le sort du docteur Faure qui eut la chance de passer le temps de sa captivité parmi l'élite littéraire de la Russie et devenir le destinataire des poèmes de Joukovski (voir Ekaterina Larionova, « Istorija o doktore Fore v russkom plenu » [Histoire du docteur Faure et de sa captivité en Russie], *Puškin i ego sovremenniki*, SPb., Nestor-Istorija, 2009, t. 5, p. 5-76).

39 Voir Vitalij Besonov, « Čislennost' voennoplennyx 1812 goda v Rossii », *Otečestvennaja vojna 1812 goda. Istočniki. Pamjatniki. Problemy: Materialy X Vserossijskoj naučnoj konferencii*, M., Kalita, 2002, p. 28.

40. Rodolphe Vieillot, *Souvenirs d'un prisonnier en Russie pendant les années 1812-1813-1814*, Luneray, Éditions Bertout, 1996, p. 195-196.

41. Voir les mémoires d'Anna Zolotoukhina : Anna Zolotuxina, « 1812 god v zapiskax Anny Il'iničny Zolotuxinoj » [L'année 1812 dans les mémoires d'Anna Iliinitchna Zolotoukhina], *Vospominanija sovremennikov èpoxi 1812 goda na stranicax žurnala Russkaja Starina*, M., Gosudarstvennaja Istoričeskaja Biblioteka, 2011, p. 412-413.

tesse » et d'autres torts. Peu vraisemblable est aussi l'idée que, avec cet embarras de choix de Français captifs que les Russes avaient en 1812, le gouverneur Bogdanov ne trouva rien de mieux pour le poste de précepteur de son fils de douze ans, qu'un tambour-major italien de quatre ans seulement son aîné.

Ainsi, le texte de l'*Appendice* serait moins un témoignage historique qu'une compilation ou un pastiche à thèse, destiné à ressusciter les haines anciennes et souligner encore une fois l'abîme séparant les Russes des Français, tandis que plusieurs des auteurs de vrais témoignages sur les événements de l'hiver de 1812 démontreraient l'inverse : comme le souligne avec beaucoup de justesse Jacques-Olivier Boudon, plusieurs auteurs, se souvenant de la retraite de 1812, renversent « le schéma généralement admis qui faisait de la Grande Armée une armée civilisée allant apporter les lumières aux autres peuples⁴² » et affirment que dans ces circonstances *tous*, Russes et Français, se conduisaient comme des sauvages. De son côté Custine, s'il le reconnaît, c'est à contrecœur et en reportant la faute sur les Russes : « C'est à ces horribles excès que l'inhumanité des Russes poussait nos compatriotes⁴³ », et pourtant, Ségur, Labaume et tant d'autres décrivent la conduite horrible des Français encore libres et non captifs.

Si l'on ne peut pas savoir exactement quels livres sur les Français en Russie en 1812 Custine avait lus, on peut, par contre, nommer un compilateur postérieur qui a utilisé comme source Custine lui-même. C'est le polygraphe et romancier Juste-Jean-Étienne Roy (1794-1872) dont le livre⁴⁴ est présenté par l'auteur comme la publication des récits du docteur M..., médecin militaire qui aurait été fait prisonnier à Vilna et aurait passé deux ans de captivité à Saratov. L'historiographie française moderne a déjà dénoncé ce livre comme apocryphe⁴⁵, mais, que je sache, personne n'a démontré la source custinienne de ce faux, tandis que plusieurs historiens russes le citent toujours comme un témoignage réel⁴⁶.

42. J.-O. Boudon, *Napoléon et la campagne...*, *op. cit.*, p. 201-202.

43. Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*, *op. cit.*, t. 4, p. 381.

44. *Les Français en Russie, souvenirs de la campagne de 1812 et de deux ans de captivité en Russie*, Tours, Ad. Mame et Cie, 1856.

45. Jean Tulard, *Nouvelle bibliographie critique des Mémoires sur l'époque napoléonienne*, Genève, Droz, 1991, p. 260.

46. En prêtant même à l'auteur présumé le nom de François Mercier, quoiqu'il soit absent du livre de Roy, où le narrateur n'est désigné que par ses initiales ; voir, par exemple <http://adjudant.ru/captive/mercier000.htm> ou

Pourtant ce n'est, pour tout ce qui regarde les souffrances des prisonniers en route et aux bivouacs, qu'un collage de citations littéraires du texte de Custine qui, lui, comme nous venons de le démontrer, a déjà fait une compilation des textes des autres ou plutôt d'un autre (Philippe de Ségur).

Nous donnons dans les deux tableaux les citations destinées à prouver cette assertion.

Custine et Ségur⁴⁷

Philippe de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812*, Paris, Baudoin frères, 1824, t. 2, p. 407 : « Leurs compagnons affamés les regardaient sans effroi ; il en eut même qui attirèrent à eux ces corps défigurés et grillés par les flammes, et il est trop vrai qu'ils osèrent porter à leur bouche cette révoltante nourriture. »

Séгур, t. 2, p. 404 : « ... le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, par ton,

Astolphe de Custine, *La Russie en 1839*, t. 4, p. 380-381) : « ...ceux qui sortaient de la mêlée mangeaient les jambes des morts !!! »

Custine, t.4, p. 386 : « ...souvent j'ai vu emporter des morts que les soldats russes avaient été prendre au second

http://www.sounb.ru/news/?ELEMENT_ID=682 (un Français a offert, de nos jours, à la bibliothèque du Musée des beaux-arts de Saratov le livre de Roy. Au dire des employés de cette bibliothèque, ravis de ce don, Roy a « transcrit » les récits d'un médecin militaire F. Mercier) et maintes autres références. La toute récente encyclopédie (*Otčestvennaja Vojna 1812* [La Guerre patriotique de 1812], M., ROSSPEN, 2012, t. 2, p. 459, texte de V. N. Zemcov) respecte l'anonymat du docteur M., mais nomme sans broncher le livre de Roy parmi les mémoires authentiques ; ce thème est même amplifié dans l'article, aussi tout récent, de B. Milovidov et A. Popov « Mémoires des prisonniers de guerre comme source historique » dont les auteurs affirment que la partie du texte du soi-disant Mercier décrivant la vie des prisonniers « se base sur le journal personnel » du narrateur et sur ses impressions vécues (*Voennoplennye armii Napoleona v Rossii, 1806-1814*, SPb., Kriga, 2012, p. 125-126). Or, comme on a essayé de le montrer, ces impressions vécues sont copiées mot à mot du livre de Custine où elles ont à leur tour une origine livresque.

47. Ici, comme dans les autres citations de l'article, nous avons respecté l'orthographe et les expressions des textes originaux.

l'insultant même quelquefois, le plus souvent ils se contentaient de penser, à la vue de ces infortunés étendus et aussitôt raidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus ! »

Séguir, t. 2, p. 407 : « ...la lueur de ces incendies attira des malheureux que l'intensité du froid et de la douleur avait exalté jusqu'au délire : ils accoururent en furieux, et, avec des grincements de dents et des rires infernaux, ils se précipitèrent dans ces brasiers où ils périrent dans d'horribles convulsions ».

Séguir, t. 2, p. 406 : « Quelques-uns, sans moyens et sans forces pour abattre les hauts sapins de la forêt, essayèrent vainement d'en enflammer le pied ; mais bientôt la mort les surprit autour de ces arbres dans toutes les attitudes ».

étage des édifices où nous étions parqués ; ils traînaient ces corps par les pieds avec des cordes liées autour des chevilles ; et la tête suivait, frappant et rebondissant de marche en marche tout le long de l'escalier depuis le haut de la maison jusqu'au rez-de-chaussée. Ils ne souffrent plus, disait-on, ils sont morts ! »

Custine, t. 4, p. 385 : « ...le croiriez-vous ? il est arrivé plus d'une fois que des hommes en vie ont été jetés au milieu des flammes ! Un instant ranimés par la douleur, ces malheureux achevaient leur agonie dans les cris et dans les tourments du bûcher ! »

Custine, t. 4, p. 381 : « La nuit, dans les bivouacs, les hommes qui se sentaient près de mourir se relevaient avec horreur pour lutter debout contre l'agonie ; surpris par le froid dans les contorsions de la mort, ils restaient appuyés contre des murs, raides et gelés. Leur dernière sueur se glaçait sur leurs membres décharnés ; on les voyait les yeux ouverts pour toujours, le corps fixé dans l'attitude convulsive où la mort les avait surpris et congelés ».

Custine et Roy

Custine, t. 4, p. 381 : « La nuit, dans les bivouacs, les hommes qui se sentaient près de mourir se relevaient avec horreur pour lutter debout contre l'agonie ;

Juste-Jean-Étienne Roy, *Les Français en Russie, souvenirs de la campagne de 1812 et de deux ans de captivité en Russie*, Tours, Ad. Mame et C^{ie}, 1856,

surpris par le froid dans les contorsions de la mort, ils restaient appuyés contre des murs, raides et gelés. Leur dernière sueur se glaçait sur leurs membres décharnés ; on les voyait les yeux ouverts pour toujours, le corps fixé dans l'attitude convulsive où la mort les avait surpris et congelés. Les cadavres restaient là jusqu'à ce qu'on les arrachât de leur place pour les brûler : et la cheville se détachait du pied plus aisément que la semelle ne se séparait du sol. Quand le jour paraissait, leurs camarades, en levant la tête, se trouvaient sous la garde d'un cercle de statues à peine refroidies, et qui paraissaient postées autour du camp comme les sentinelles avancées de l'autre monde. L'horreur de ces réveils ne peut s'exprimer ».

Custine, t. 4, p. 385 : « Le matin, avant de recommencer la marche, nos gardiens comptaient les morts, et, au lieu de les enterrer, ce qui eût exigé trop de temps et de peine à cause de l'épaisseur et de la dureté de la neige et de la glace, ils les brûlaient ; par ce moyen on pensait arrêter les progrès de la contagion ; on brûlait vêtements et corps tous ensemble ; mais, le croiriez-vous ? il est arrivé plus d'une fois que des hommes en vie ont été jetés au milieu des flammes ! Un instant ranimés par

p. 83-84 : « Souvent pendant la nuit, les hommes qui se sentaient près de mourir se relevaient avec horreur pour lutter contre l'agonie ; surpris par le froid dans les contorsions de la mort, ils restaient appuyés contre des murs ou des arbres, roides et gelés. Leur dernière sueur se glaçait sur les membres décharnés ; on les voyait les yeux ouverts pour toujours, le corps fixé dans l'attitude convulsive où la mort les avait surpris et congelés. Les cadavres restaient là, jusqu'à ce qu'on les arrachât de leur place pour les brûler ; et la cheville se détachait du pied plus aisément que la semelle ne se séparait du sol. Quand le jour paraissait, quand nous levions la tête, nous nous trouvions sous la garde d'un cercle de statues à peine refroidies, et paraissaient postées autour de notre camp comme des sentinelles avancées de l'autre monde. L'horreur de ces réveils ne saurait s'exprimer ».

Roy, p. 84 : « Venait ensuite [après le réveil] la cérémonie du bûcher ; ce mode avait été adopté de préférence à l'inhumation, car il eût été presque impossible de creuser une fosse à cause de l'épaisseur et de la dureté de la neige et de la glace, et cela eût demandé trop de temps ; puis on pensait que la combustion était un moyen d'empêcher la contagion. On brûlait vêtements et corps tous ensemble ; mais il est arrivé plus d'une fois que des hommes encore en vie ont été jetés au milieu des

la douleur, ces malheureux achevaient leur agonie dans les cris et dans les tourments du bûcher ! »

Custine, t. 4, p. 386 : « Quand on trouvait quelque édifice abandonné à l'entrée des villes, on s'emparait de ces mauvais bâtiments pour y établir notre gîte. On nous entassait à tous les étages de ces maisons vides. Mais les nuits que nous passions ainsi abrités n'étaient guère moins rudes que les nuits du bivouac, parce que, dans l'intérieur du bâtiment, on ne pouvait faire du feu qu'à certaines places, tandis qu'en plein air au moins nous en allumions tout autour de notre campement. Ainsi, beaucoup de nos gens mouraient de froid dans leurs chambres faute de moyens de se réchauffer ».

Custine, t. 4, p. 386 : « ...souvent j'ai vu emporter des morts que les soldats russes avaient été prendre au second étage des édifices où nous étions parquées ; ils traînaient ces corps par les pieds avec des cordes liées autour des chevilles ; et la tête suivait, frappant et rebondissant de marche en marche tout le long de l'escalier depuis le haut de la maison jusqu'au rez-de-chaussée. Ils ne souffrent plus, disait-on, ils sont morts ! »

flammes ! Un instant ranimés par la douleur, ces malheureux achevaient leur agonie dans les cris et les tourments du bûcher ».

Roy, p. 85 : « Quelquefois on rencontrait à l'entrée des villes un édifice abandonné ; on s'en emparait alors pour y établir notre gîte. On nous entassait à tous les étages de ces maisons vides. La première fois, nous nous estimions heureux de passer enfin la nuit sous un toit ; mais nous nous aperçûmes bientôt que ces nuits n'étaient guère moins rudes que celles du bivouac. En effet, dans l'intérieur du bâtiment, on ne pouvait faire du feu qu'à certaines places, tandis qu'en plein air au moins nous en allumions tout autour de notre campement. Ainsi, beaucoup de nos gens mouraient de froid dans leurs chambres faute de moyens pour se réchauffer ».

Roy, p. 85-86 : « Puis, quand le matin il fallait enlever les morts, les soldats russes les traînaient par les pieds avec des cordes liées autour des chevilles. Ils les descendaient ainsi quelquefois d'un second étage, et la tête suivait, frappant et rebondissant de marche en marche tout le long de l'escalier, depuis le haut de la maison jusqu'au rez-de-chaussée. Cette profanation des restes mortels de nos compatriotes avait fini par nous trouver impassibles, et nous nous contentions de nous dire entre nous avec amertume : Ils ne souffrent plus, ils sont morts ! ». Passage remontant probablement, chez

Custine, t. 4, p. 386-387 :
 « [...] il est même arrivé quelque chose de pis, car j'ai vu des vivants achevés de cette sorte, et laissant sur les degrés ensanglantés par leur tête brisée, les preuves hideuses de la férocité des soldats russes ; je dois le dire, quelquefois un officier assistait à ces brutales exécutions : mais si l'on permettait ces horreurs, c'était dans l'espoir d'arrêter la contagion en hâtant la mort des hommes atteints du mal. Voilà ce que j'ai vu, ce que mes compagnons voyaient journellement sans réclamer, tant la misère abrutit les hommes !... La même chose m'arrivera demain, pensais-je ; cette communauté de péril mettait ma conscience en repos, et favorisait mon inertie ».

Custine, au livre de Ségur (t. 2, p. 404).

Roy, p. 86 : « Mais il est arrivé quelque chose de plus horrible encore ; car j'ai vu des vivants achevés de cette sorte, et laissant sur les degrés ensanglantés, les preuves hideuses de la férocité des soldats russes [...] assister à ces brutales exécutions. Voilà ce que j'ai vu, ce que mes compagnons voyaient journellement, et pas un de nous n'avait le courage de réclamer, tant la misère abrutit les hommes !... La même chose, nous disions-nous, nous arrivera demain ; et cette communauté de péril mettait notre conscience en repos et favorisait notre inertie ».

Ces deux tableaux, je l'espère, démontrent suffisamment le statut équivoque et intermédiaire de *l'Appendice* du livre de Custine, consacré aux souvenirs de 1812 : « plagiaire » lui-même, il fut ensuite plagié d'une façon encore plus évidente par Roy dont le livre serait dans ce cas une compilation et un pastiche au second degré.

Institut de hautes recherches en sciences humaines de
 l'Université russe d'État en sciences humaines, Moscou